



Jacques Beaugé, dit Jacques Lebreton

S'il a deux patronymes, c'est bien le moins tant son existence a été complexe. Sa vie en a fait un personnage hors du commun. La première rencontre est intimidante. Le visage très sculpté, masqué par des lunettes noires, la voix timbrée, le verbe aisé, le ton presque rogue, le dos tourné, il est impressionnant.

Un profil de centurion avec une aisance de tribun et une carrure de troisième ligne de rugby, il n'a rien d'une victime.

Pour l'approcher vraiment il faudra une deuxième rencontre, ses livres. Car il faut impérativement commencer par le commencement.

Cinq novembre 1942. Un groupe de soldats s'affairent sous une tente, près d'El Alamein, ce coin de désert que le monde entier vient de découvrir. Les anglais regroupent leurs forces. Sous la tente surchauffée, des soldats français désarment des grenades pour les stocker en toute sécurité. Autrement dit, ils enlèvent l'amorce. Seulement l'amorce. Jacques reçoit les grenades désarmées. En un éclair, il s'aperçoit que celle qu'on vient de lui passer n'a pas été désamorcée, mais que la goupille a été enlevée par erreur. Il a deux secondes pour agir. La toile surchauffée est un piège. A droite elle s'appuie contre une muraille. A gauche, des dizaines de soldats s'affairent. Impossible de la balancer. Jacques choisit de la garder contre lui, pour épargner ses camarades.

Quand il revient à lui il ne peut avoir conscience de l'étendue du drame. Des pansements couvrent entièrement sa tête et ses bras. Il ne sait pas encore qu'il a perdu ses yeux et ses mains. Il a le corps criblé d'éclats et le tibia gauche à nu sur vingt centimètres. Mais il pense encore qu'il y verra dès qu'on lui aura 'lavé' les yeux. Commence alors pour le soldat Lebreton, une vie dans les hôpitaux, pendant des mois. Pour éviter des représailles contre sa famille, il s'est inventé ce nom évident, lui qui est de Kerval, près de Brest. Il a été un des premiers à s'engager – avec son frère- dans les maigres Forces Françaises Libres. Il se retrouvera au 1er spahis à Damas. Son régiment est intégré à la VIII^{ème} armée de Monty qui va refouler Rommel. Mais la guerre est finie pour lui qui devra vivre avec cette quadruple amputation. Il a 21 ans et d'autres combats incertains l'attendent.

Dès 1945 il épouse son infirmière et le mariage choque parce qu'elle a dix ans de plus que lui. Elle sera « ses yeux, ses mains, son cœur ». Ils auront quatre enfants. Et Jacques cherche sa voie, entre l'église catholique qu'il va renier avant d'être un de ses premiers diacres permanents, et le parti communiste dont certains militants l'ont séduit par leur générosité vraie. Il a même vendu des billets de loterie au petit Nanterre !

Puis le succès de son livre « Sans yeux et sans mains » rend son message si audible qu'il va faire plus de 7.000 conférences en vingt-cinq ans dans cinquante-deux pays . Il proclame que la vie est belle à en crever, c'est son credo et ce sera le titre de son deuxième livre. Mais il sera si souvent parti pour témoigner que ses enfants et sa femme en souffriront, il en a parfaitement conscience, car son goût de la vérité est parfois cruel, et d'abord envers lui-même.

En 1988 il perd son fils Eric, puis sa femme en 1989. Quand Chantal, sa 'tierce personne' sera trop fatiguée pour s'occuper de lui, c'est plus qu'un temps complet, car l'âge rattrape l'indomptable, l'INI accueille ce perpétuel combattant. Pour la première fois de sa vie, il s'est senti vaincu. Privé de sa fermeté du Brionnais, il se sent d'autant enfermé entre quatre murs qu'il ne peut être sensible à la beauté du décor. Les médecins de l'Institution connaissent bien le syndrome. Pour lui, c'était une sorte de reddition. Alors il a des parfois des réflexes de sanglier pris dans sa bauge. Nicole Maheux qui l'accompagne depuis plus de quarante ans – il a été le meilleur ami de son turbulent mari- témoigne : « le choc l'a perturbé, il n'écoute plus la musique ni la radio qui le tenait en liaison avec le monde. Il pouvait téléphoner à une radio à minuit pour faire une remarque, demander une explication. Il a développé une acuité exceptionnelle et il a le don de voir les gens , il les sent. »

Son écoute remarquable lui donne des yeux : je l'ai vu « lire » la photo que Jacques Bravo lui proposait, il connaît parfaitement cadrage, contre-jour, plan serré. Et il raconte facilement les dernières vraies images qu'il a eu, avant le drame. Des images qu'il appelle quand il le veut.

Aucune question ne le rebute, jamais il ne se défile. Jamais il n'a cherché d'excuses à ses 'erreurs'. Son troisième livre, 'Condamnés à l'espérance', publié en 2003, confirme son espérance contre toutes les tourments : « c'est à l'occasion de mon infirmité que j'ai découvert l'infini, ma raison d'être..ce n'est pas un avantage d'être un infirme, cela peut ne pas être un inconvénient. » Une foi agissante, mais pas d'angélisme. Je n'ai pas osé lui poser la question, « savez-vous qui vous a passé cette grenade ? » donc c'est Nicole Maheux qui répondra. « Il le voyait tous les jours depuis des mois ! Jacques n'a qu'un seul regret, que le responsable du drame, Louvin, ne soit jamais allé vers lui . Il dit responsable, mais pas 'coupable'. Il lui aurait pardonné, il lui a tout pardonné depuis longtemps, sauf ce silence qui lui est une autre amputation. »